

À Serbonnes, l'exil

Reportage

Depuis juillet, une ancienne colonie de vacances de Serbonnes a été transformée en centre d'accueil de réfugiés ukrainiens. Logements, formalités administratives, cours de français et même école pour les enfants : de nombreux moyens sont mis en œuvre pour qu'ils puissent s'acclimater à cette nouvelle vie.

Antoine Compigne

antoine.compigne@centrefrance.com

Un grand parc bucolique avec une aire de jeux pour enfants. Des ballons et des vélos qui traînent un peu partout. Dans cet espace reculé de la petite commune de Serbonnes, le cadre est presque idyllique, propice au dépaysement. Depuis juillet, ce lieu de vacances est devenu un centre d'accueil temporaire de réfugiés ukrainiens.

Propriété de la caisse centrale des activités sociales d'EDF-GRDF, cet espace accueillie, tous les deux mois, des familles ukrainiennes en provenance de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur. En ce mois de février, ils sont une quarantaine de réfugiés, dont une dizaine d'enfants, à occuper des logements adaptés à chaque famille. Depuis la mi-juillet, 70 Ukrainiens sont ainsi passés par ce village de 600 habitants, situé à vingt minutes au nord de Sens.

« Nous entendions les sirènes tous les jours »

Valéri est l'un d'eux. À 70 ans, il a été contraint de quitter sa ville de Nova Kakovkha, située dans la région de Kherson. Après avoir passé quatre mois chez des proches à Menton, il a pris le bus pour Serbonnes. « Mon village est occupé par les Russes, je n'attends qu'une chose, la victoire, pour retourner chez moi et reconstruire ce qui a été détruit », raconte-t-il. Anna a, elle, dû fuir la ville por-

tuaise d'Odesa. Il y a dix mois, elle est partie avec sa belle-mère, son mari et sa fille de 9 ans. Après avoir vécu un temps à Nice, le couple et leur fille ont pris la direction de Serbonnes pendant l'automne. « Ici, c'est calme, décrit-elle. Lorsque nous étions à Odesa, nous entendions les sirènes tous les jours, c'était très traumatisant. » Traductrice de formation dans son pays d'origine, elle n'envisage pas d'y retourner pour le moment, préférant se projeter sur un avenir en France ou en Europe.

Six enfants accueillis dans les écoles de Serbonnes et Courlon

À Serbonnes, les services pré-factoraux coordonnent leur prise en charge, en délivrant des autorisations provisoires de séjour. Les bénévoles de la Croix-Rouge s'occupent de leur installation en leur fournissant des affaires, avant que l'association Coallia ne se charge des démarches administratives. « Quand ils arrivent, nous faisons un point sur leur situation administrative, l'accès aux droits et leur situation médicale, présente Corinne Fagotat. Nous tâchons ensuite de leur trouver une solution de logement pérenne, soit dans un hébergement citoyen, soit chez un bailleur public (à Saint-Florentin, Avallon ou Tonnerre) pour les familles qui ont des ressources. »

Pour faciliter les contacts, Coallia s'appuie sur Alina, en charge de la traduction. « Nous les aidons à faire les premières

démarches, mais on peut aussi leur expliquer comment prendre le train, parler de la situation en Ukraine, de leur situation personnelle, raconte-t-elle. Il faut faire en sorte qu'ils se sentent le mieux possible ici, en leur apportant des solutions. »

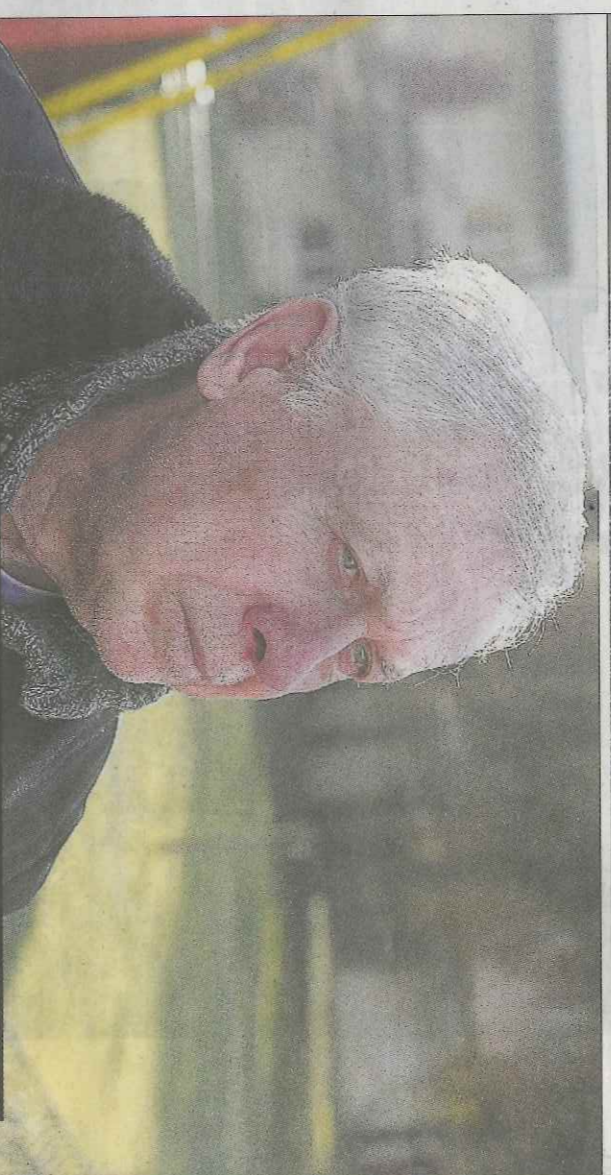
Une des priorités identifiées par l'ensemble des partenaires est celle de la langue. Une salle

À Treigny, Bodgan et d'autres proches vont rempiler à Guédélon

Sur les 70 salariés du chantier médiéval de Guédélon à Treigny, durant l'été, quatre étaient des réfugiés ukrainiens issus d'une même famille. Presque tous reviennent pour le coup d'envoi de la saison, prévu le 1^{er} avril.

Bogdan, 38 ans, sa femme Hanna et leurs trois enfants de 3 à 15 ans ont rejoint la France en voiture en avril, après l'invasion de la Russie. Et trouvé refuge en Puisaye, à 2.000 km d'Ivano-Frankivsk, à l'ouest de l'Ukraine.

« Bogdan a ensuite fait venir sa sœur, Ivanka, et ses trois enfants en bus. Tout le monde s'est retrouvé à Saint-Fargeau, rappelle Sarah Preston, chargée de communication à Guédélon. La fa-



PARCOURS. Anna et Valéri se reconstruisent dans un centre de vacances de Serbonnes. PHOTOS MARION BOISJOL

mille de Dima, beau-frère arrivé après, y est logée par la Ville. »

« Pas un conte de fées »

« Ce 24 février 2022 a été le début d'une tragédie aux proportions énormes. Impossible de l'oublier. Cette horreur restera dans les mémoires pendant plus d'un siècle », conte Bogdan, appelant à ne « pas prendre au chantier médiéval pour la saison (d'avril à novembre), en tant que maçon. Avant cela, il était mécanicien « dans une autre entreprise de Saint-Fargeau », relate Sarah Preston. Sa famille réside toujours au presbytère fargeaulais, en accord avec la mairie. « On en a parlé et la situation est très dure émotionnellement. Ce n'est pas un

conte de fées », soupire la chargée de communication.

Ivanka, professeure d'ukrainien, reprendra aussi à Guédélon. « Au restaurant mais peut-être aussi en vente/caisse, parce qu'elle a fait d'énormes progrès en français », ajoute l'équipe. Ingénieur, Dima rempile du côté des charpentiers du chantier. Où deux autres Ukrainiennes seront également embauchées. Hanna, elle, travaillerait comme serveuse auprès des groupes. « Pôle emploi lui a proposé un poste d'aide-soignante dans le secteur », explique Sarah Preston, relayant ses mots : « Je veux apporter mon aide médicale. »

Vincent Thomas



MARQUÉ. « Cette horreur restera dans les mémoires plus d'un siècle », confie Bogdan, ici en août au chantier médiéval poyaudin. ARCHIVES MARION BOISJOL

UN AN DE CONFLIT

leur paraît plus doux



Six enfants ukrainiens sont également scolarisés dans les écoles de Courton-sur-Yonne et Serbonnes. « J'étais inquiet, mais finalement ça s'est plutôt très bien passé, raconte le maire de Serbonnes. L'équipe éducative est très mobilisée, les enfants s'adaptent très vite et les élèves ont aussi aidé à ce qu'ils se sentent à l'aise. » « Ma fille Paulina allait à l'école en Ukraine mais je n'ai pas pu la mettre à l'école de Serbonnes car elle a encore quelques difficultés sur le plan psychologique, explique Anna, la maman originaire d'Odessa. Dès qu'elle se sera habituée, je pense qu'elle pourra se faire de nouveaux amis là-bas, en plus de ceux qu'elle s'est faits au centre. »

« Les vrais amis, on les reconnaît dans le malheur »

Alors que la France a déjà accueilli plus de 100.000 réfugiés ukrainiens depuis le début du conflit, il y a un an, l'Yonne a pris sous son aile 630 personnes, dont 200 sont déjà reparties. Le centre de Serbonnes pourrait, de son côté, voir arriver de nouvelles familles dans les prochaines semaines. Plusieurs bungalows sont déjà disponibles, mais d'autres pourraient aussi se libérer en cas de départ d'une fratrie pour un logement pérenne. Certains se verraient bien rester ici quelque temps, tant ils apprécient ce cocon où ils se sentent protégés. À l'abri de tout. « Je ne métais jamais imaginé, avant de me retrouver dans cette situation, que des pays puissent accueillir des réfugiés à cette échelle, témoigne Valeri. Les vrais amis on les reconnaît dans le malheur. On n'oubliera jamais ce que la France a fait pour nous, on le racontera à nos enfants et à nos petits-enfants. » ■

EN RÉGION

4.350 Au 1^{er} février, selon les chiffres communiqués par la préfecture de région à Dijon (Côte-d'Or), ce sont 4.350 Ukrainiens qui résident en Bourgogne Franche-Comté ; 2.569 résident dans des logements loués par des bailleurs sociaux, des collectivités, des propriétaires privés ; 609 sont dans des hébergements gérés par des opérateurs de l'État ; 1.172 bénéficient d'un hébergement citoyen, le plus souvent en cohabitation avec la famille accueillante (qui reçoit de la part de l'État une compensation de 150 € par mois).

3.693

En Bourgogne Franche-Comté, 3.693 autorisations provisoires de séjour (APS) ont été délivrées depuis un an, tandis que 1.893 ont été renouvelées.

754

La Bourgogne Franche-Comté a notamment accueilli, depuis juin, 754 Ukrainiens venus de la région Paca afin de desserrer cette région particulièrement sous tension en matière de logements disponibles.

743

Au total, 743 Ukrainiens ont été accompagnés par Pôle emploi dans la région depuis le début de la crise, 300 ont pu accéder à un emploi à ce jour. Les 210 postes proposés par les entreprises à Pôle emploi ont tous été pourvus, en majorité dans l'agriculture et l'hôtellerie-restauration.

470

Depuis le début du conflit avec la Russie, 470 élèves Ukrainiens ont été accueillis dans l'académie de Dijon et 376 dans celle de Besançon.

habitants bénévoles du village.

L'arrivée de cette population déplacée a créé un véritable élan de solidarité à Serbonnes, selon le maire Olivier Martin. « Les administrés étaient très heureux de pouvoir rendre service, tout le monde connaissait la situation et avait à cœur d'aider à ce que ça se passe au mieux au départ », raconte l'élu.

L'aide alimentaire est assurée par les Restos du cœur et le Secours populaire, mais des colporteurs sont aussi organisés pour leur fournir des vêtements, des produits d'hygiène, des jeux pour les enfants, mais aussi des vélos afin de faciliter leur mobilité. « Il y a eu beaucoup d'échanges très constructifs, certains habitants ont même ac-

cueilli, chez eux, les enfants ukrainiens pour qu'ils puissent jouer dans leurs piscines pendant l'été », se souvient Olivier Martin. Membres à part entière du village, ils participent aux différents temps forts de l'année comme le 14 juillet, les commémorations ou la cérémonie des vœux du maire.

« Je pensais que la voie diplomatique allait aboutir »

Yana Dremanovych-Ovseienko a quitté Kiev avec son mari et sa fille de trois ans en juillet, après près six mois de conflit avec la Russie. Aujourd'hui réfugiée dans l'Yonne, la jeune femme de 34 ans revient sur cette année.

« Je ne pensais pas que la guerre durerait aussi longtemps, je pensais que ce serait fini au bout de quelques jours », se remémore Yana. « Au début du conflit, on lisait dans la presse étrangère que l'Ukraine ne pourrait pas résister longtemps. » À force de le lire, la jeune femme y a cru, mais savait aussi au fond d'elle « ce que ça veut dire d'être Ukrainien ».



TÉMOIGNAGE. Yana est réfugiée dans l'Yonne. PHOTO MARION BOISJOL

« Nous sommes des battants, nous n'allions pas abandonner le pays. » Elle et son mari ne voulaient d'ailleurs pas partir, quitter leur appartement, leur travail. Mais ils se sont finalement résignés, pour protéger leur fille de 3 ans.

« C'est très dur de vivre une guerre qui dure si longtemps, et je ne sais pas combien de temps cela va continuer. On sait que ce sera très difficile de libérer la totalité du territoire et je sais le prix qu'on paye. Combien de vies ont été perdues dans cette guerre », souffle la jeune femme, qui peine désormais à entrevoir la fin du conflit. « Il y a encore

quelques mois, je pensais que la voie diplomatique allait aboutir parce que c'est étrange de faire la guerre au XXI^e siècle. Mais les Russes ne respectent pas le droit international et ne disent pas la vérité sur ce qu'ils font donc on ne peut pas leur faire confiance dans un contexte de négociations », analyse-t-elle.

Elle suit du matin au soir

Les actualités

Depuis Chailley, où elle est hébergée avec sa famille, l'Ukrainienne suit « du matin au soir » les actualités de son pays. Elle prend aussi régulièrement des nouvelles de ses parents, vivant en territoire occupé par les Rus-

ses. « Ils ne veulent pas me montrer qu'ils ont peur, ils essaient de vivre leur vie comme avant mais c'est dur sur le plan émotionnel. » Pour sortir de cette guerre, et pouvoir retourner chez elle, Yana compte sur le soutien international. « Au début du conflit, partout dans le monde, les gens sont descendus dans la rue pour exprimer leur soutien. Aujourd'hui, ils sont un peu fatigués de voir la guerre s'éterniser. On a besoin que les autres pays nous soutiennent à 100 %, parce que ce n'est pas uniquement la guerre entre l'Ukraine et la Russie, c'est une guerre entre le mal et la lumière. » ■

Sophie Bardin